



Nadia Karczmar

L'âge lui a modelé un visage hors du temps, hors même de la trame de l'Histoire dans laquelle la vie l'a pourtant plongé avec violence. L'image d'abord, s'impose à tous. Hiératique, sculptée, impeccablement coiffée par Sébastien, choisissant avec goût des couleurs souvent éclatantes, elle défie le temps. Statufiée ? surtout pas ! Les pommettes hautes, l'œil agile, toujours entourée, elle évoque plus une princesse des steppes qui se serait trompée de film qu'une vieille dame même charmante. On a envie de l'approcher, mais on n'ose pas troubler cet ordonnancement. Il y a du rituel dans ces après-midi au soleil, à la terrasse vivante du Foyer où tout le monde peut se retrouver. Tout le monde salue Nadia.

Puis elle nous a accordé audience auprès du bassin. Elle donne sa vision du monde avec une impétuosité qui n'est évidemment pas dépourvue de poésie. Parfois, sa main preste et ferme attrape le poignet de son interlocuteur, pour souligner un mot.

Elle emploie parfois l'expression « quand j'étais à Auschwitz... », sans insister, c'est une évidence. Quand sa délicieuse nounou, Madeleine, lui propose un châle, alors qu'elle assiste à une remise de médaille et que le soleil se cache, elle hausse les épaules et réplique « A Auschwitz... », on comprend qu'ayant survécu à des appels de plusieurs heures par moins vingt degrés, elle ne craint plus rien. Comment lui poser la moindre question ?

C'est son fils Nathan qui sert d'interface, lui qui a été sauvé de l'extermination parce que sa mère l'avait caché dans un petit village de l'Indre, chez des « Justes », des vieux militants du front populaire ; pendant cinq ans il s'est appelé Nicolas. Ce livre auquel il travaille sous la forme d'un journal rétroactif sera – nous l'espérons tous – un de ces récits, qui manquerait tant à notre mémoire. Comme celui de Madeleine Aylmer, il serait une lumière dans la Nuit et le Brouillard.

C'est Nathan qui raconte cette odyssee, qui décrit l'énergie et l'intelligence d'une femme sans pareille. Nathan qui installe un cadre à cette aventure qui se continue sous nos yeux.

« Elle a parlé pendant plusieurs mois, à son retour du camp. Puis elle n'a plus rien dit. Comme mon père, ils avaient fui, avec leurs familles respectives, la Pologne antisémite, pour se réfugier à Paris, la capitale des Lumières. Ils se sont rencontrés dans un cours du soir où ils apprenaient le français, elle avait quinze ans. Mon père était peintre mais, pour vivre – nous sommes dans les années 30- il est 'assortisseur' en fourrures, art qui exige le sens des nuances et des harmonies. Nadia ouvre plus tard une parfumerie aux Lilas. Leur fils(moi !) naît en 1937. Dès l'application des lois de Vichy, mes parents se réfugient à Nice qui sera moins menacée jusqu'à novembre 1942. Les allemands franchissent alors la ligne de démarcation. Mes parents se réfugient à Manne, dans le Luberon oriental. Mais ils sont dénoncés, la voiture qu'ils attendent n'est pas celle du médecin appelé pour ausculter le père de ma mère, c'est la milice ! Deux miliciens escortés d'un SS forcent la porte, fouille brutale. L'allemand s'engouffre dans la chambre du grand père, pour vérifier s'il est bien juif. Le grand père, alité et réellement malade, le subvertit en lui donnant un diamant et l'allemand ressort sans rien dire. Mais mon grand père n'a évidemment pas confiance dans le silence de l'allemand. Il saute par la fenêtre, se reçoit mal, se tord la cheville et pousse un cri. Un milicien entend, revient sur ses pas et lui tire une balle dans la nuque. L'autre milicien arrache ma mère de la maison et lui montre le corps : « tu le connais ? » Et elle a le sang-froid de répondre « c'est peut-être un voisin, je ne l'ai jamais vu ». A ce moment elle pensait que son père était simplement assommé. Elle l'attendra jusqu'en 1945.. Et elle eu aussi la présence d'esprit de prétendre que mon père, alité à l'étage, était isolé parce qu'il avait le typhus. Dégoutté, l'allemand recule. Elle avait sauvé son mari qui, peintre et sculpteur, avait parfaitement imité le sceau de la préfecture de Digne, pour faire des centaines de faux papiers. Quelques jours plus tard, le facteur arrive, car j'envoyais une lettre par mois à mes parents, alors que le même allemand fouine encore à la maison ; il s'empare de la lettre. Mon père veut la lui arracher,

l'allemand faiblit quand mon père le prend au collet : « je suis peintre, donc physionomiste, nous sommes en avril 1944, vous êtes vaincus, et je vous retrouverais où que vous soyez ! » L'allemand garde la lettre mais promet de ne rien dire : l'enveloppe portait le nom du village où elle avait été postée par un petit Nathan K.

Mon père devra s'éloigner bien sûr mais il trouve le moyen de prévenir ma mère. Du train, elle balance une boulette de papier où elle a écrit « je suis arrêtée, ils connaissent votre adresse ». Un cheminot la découvre, la poste. Mes parents nourriciers sont prévenus...

J'ai passé toute la guerre à lire le Chasseur Français puisque je suis interdit d'école... ça ne facilitera ma réinsertion en 1946. Je suis 'orphelin' chez des braves gens.

Ma mère est déportée fin avril à Auschwitz. Elle a retenu la leçon d'une consœur : « dans un camp, pour survivre, il faut avoir une fonction : fais quelque chose ! ». Ma mère parle cinq langues, elle « fait » l'interprète. Elle se fait appeler Anna Hanser, ce qui peut expliquer son léger accent en allemand.

Indispensable, elle peut secourir les diphtériques en faisant alors l'infirmière, elle leur donne de la chaux, le seul traitement possible en camp. Elle cache dans les toilettes les typhiques et tous les malades que Mengele traque pour les envoyer à la chambre à gaz. Elle arrive à échanger des cigarettes troquées au « canada », le centre de récupération des bagages des nouveaux déportés, contre de l'huile qui est le seul moyen de lutter contre la gale. L'information circule vite chez les prisonniers, et elle enduit à mains nues des centaines de galeux, avec cette huile bienfaisante.

Quand elle est déplacée à Bergen Belsen, elle va mourir à son tour du typhus, quand elle est sauvée par Dora, une déportée qu'elle avait sauvée elle-même quelques semaines plus tôt, elle allait être exécutée d'une balle dans la nuque, le traitement réservé aux femmes qui tombaient d'épuisement. Pendant trois jours, elle l'a porté, aidée d'une amie. Et à son tour Dora...

C'est tout ce que je saurais. Mon père me récupère en août 1944, nous retournons à Paris. Chaque jour, mon père écoute la radio qui égrène le nom des déportés libérés par l'avance alliée ou soviétique.

Nous attendions « Nechuma... » (son vrai prénom). Les jours, les mois passaient. Un matin un clochard cogne à notre porte, il porte un bref message signé du Dr T : « Venir au Lutétia ! »

C'est le médecin américain qui avait donné les premiers soins à ma mère quand elle avait été libérée. On court Bd Raspail, des centaines de déportés, des parents, s'entassent devant l'hôtel. Maman est bien là..que dire... alors qu'elle fait la queue devant un bureau pour une paperasserie dont on les submerge déjà, elle rencontre une amie qui fait la queue et elle nous présente, toute heureuse, :« mon mari et mon fils ». L'amie baisse les yeux et murmure : « moi, j'ai perdu les deux... » J'avais douze ans, et j'entends encore le terrible silence...

Je n'ai pas tout compris, je n'ai pas tout su. J'ai vu deux fois des femmes courir vers ma mère en disant « tu es bien Anna l'infirmière ? » Elle leur avait sauvé la vie.

A peine rentrée des camps, elle s'est occupé de la carrière de mon père. Il avait changé sa manière, classique, en une manière plus « naïve », un peu celle de Mané Katz ou de Chagall, sans les anges qui volent. Pendant des années, elle a fait les galeries de la côte est américaine, le Canada, Mexico, elle était capable de parcourir 6.000 kms en car avec quarante toiles empaquetées! Rien ne la rebutait. Elle lui a organisé cent grandes expositions en trente ans. Quand on sait la complexité d'un calendrier de galeriste, retenu des années à l'avance, on mesure son pouvoir de persuasion. Je vous ai tout dit ? »

Sûrement pas ! mais il n'a pas besoin de dire que sa mère est extraordinaire. Tout le monde le sait, chacun le voit.

Parmi les expressions qu'elle distille, celle-ci est l'une des plus touchantes : « quand j'étais jeune, tout le monde voulait me marier... » ; autrement dit, tous les garçons avaient envie de l'épouser. Cela ne lui déplait pas, à bientôt 93 ans, que cela se sache.